

*Cinquante-deuxième*

LETTRE OUVERTE

aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1965.

Mes chers confrères,

Les conseils ne profitent qu'à ceux qui les donnent. Tel est l'apophtegme favori d'un de mes amis. J'incline à croire qu'il a raison. Quand, saisi d'un irrépressible élan confraternel, je me mis à vous écrire, j'évitai avec soin de citer un nom, voulant faire de mon mieux pour n'offenser personne. Aussitôt surgirent les objections: En glissant sans appuyer j'esquivais mes responsabilités! D'aucuns me rappelaient Boileau :

« J'appelle un chat un chat et Rolet un fripon. »

Je finis par me laisser convaincre. Adaptant l'alexandrin à mes besoins, j'en fis mon credo :

« J'appelle un chat un chat et A-Z un couillon. »

Et par un hasard heureux, les noms à deux syllabes accouraient comme d'eux-mêmes.

Toutefois ce système, auquel je suis demeuré fidèle, n'est pas sans inconvénients. Dès que je cite un nom, plusieurs d'entre vous me tombent dessus en arguant que je n'en dis pas assez. Si d'aventure j'égratigne quelque hiérophante du Bois Sacré, d'aucuns voudraient tout uniment que je l'assassinasse. C'est contre mes

principes. A quelques insectes près, je suis bon pour les animaux. Même si l'homme est le plus méchant, il faut se faire une raison, car le plaisir d'en supprimer quelque exemplaire serait gâté s'il fallait le payer de sa liberté. Telles sont, hélas, les mœurs. Seule est honorable la suppression massive, et digne des plus hautes récompenses.

Je vous livre ces réflexions, mes chers confrères, à la suite de plusieurs de vos lettres. Force m'est bien de procéder à une mise au point. Si j'ai cité dernièrement MM. Jacques Huisman et Jean Mogin, c'était, non pour les assommer, comme vous voudriez que je le fisse, mais pour les expliquer, pour mieux les comprendre. Je me vois même contraint de battre en retraite, au moins pour l'un d'eux, car j'ai présenté de M. Huisman une image fausse. Cet homme est fort sérieux et il le prouve. Et tout d'abord à l'égard des auteurs belges. N'a-t-il pas déclaré à un collaborateur de « Spécial », « qu'au Théâtre National nous prenons très à cœur le problème des auteurs belges et nous examinons chaque pièce avec énormément de soins » ? Combien c'est réconfortant pour ceux d'entre nous qui courtisent Thalie ou Melpomène ! Ils sont lus, et avec soin ! Et qu'importe dès lors que le secret de ces lectures demeure bien gardé ? Je suis, pour ma part, très touché par le côté sérieux de cette façon de procéder. Ce n'est pas tout. Lors du Festival de Spa, M. Huisman a fait appréhender un distributeur de tracts qui opérait aux portes du Casino. Que le directeur du Théâtre National ait eu recours à la police pour écarter cet importun, voilà qui ne laisse aucun doute : C'est du sérieux au superlatif. L'appréhendé n'était autre que l'auteur du tract lui-même, un brave homme un peu fol qui estime qu'en Belgique les lois sont faites pour être appliquées. Pour un peu, il affirmerait que tous les Belges sont égaux devant la loi. Que M. Huisman lise les pièces avec soin ne lui suffit pas, il veut qu'elles soient jouées. Que voilà une prétention exorbitante ! Si, au moins, il était Anglo-Saxon ! Dans ce cas, il aurait sa chance, même si sa pièce tenait de la berceuse ou de la mélodie.



Comme je n'ouvre guère la boîte sonore et que les étranges lucarnes me sont à peu près étrangères, je n'ai parlé de M. Jean Mogin que pour souligner ses qualités ; paternel dans ses conseils généraux, évanescents devant le cas d'espèce. Pour l'ensemble de ces activités ondoyantes, j'en suis réduit à écouter les opinions d'amis qui m'en parlent avec un accablement unanime. Les plus déprimés semblent les esclaves de la télévision. Ici, je suis à même de fournir une explication qu'un chef de service m'a confiée récemment : « Nous avons besoin de tout notre temps pour dénouer toutes les intrigues qui s'ourdissent dans la maison, de sorte qu'il n'en reste guère pour nous occuper sérieusement de notre travail. » Que répondre à cela ? A l'impossible nul n'est tenu et, comme l'a dit un grand homme, la seule politique possible est celle du possible.

Ceci me ramène, par un détour, à notre politique culturelle. D'aucuns reprochent à l'État de ne pas en avoir. Il faut s'entendre. Une politique peut être cohérente ou incohérente. Une politique incohérente n'en est pas moins une : On peut éclairer un paysage ou tirer des fusées. Différence essentielle ! La fusée donne un éclat brillant mais éphémère. L'éclairage, au contraire, demande des soins constants, qu'il s'agisse d'électricité ou de quinquets. C'est sous cette optique qu'il convient de considérer une initiative attribuée à M. Henri Janne qui fut, m'assure-t-on, ministre du Roi dans le précédent cabinet. En fondant quatre prix littéraires de 75.000 francs, lesquels peuvent être agrémentés d'une bourse de 120.000 pour peu que l'on fasse des promesses que l'on n'est pas obligé de tenir, il a résolument opté pour la fusée. La limite d'âge est de quarante ans, mais le Belge, nous le savons, n'aime pas des règles trop gênantes, aussi a-t-on ajouté fort sagement « sauf cas exceptionnels ». Comme nous nous sentons tous des cas exceptionnels, nous pouvons tous nous mettre sur les rangs. Les arguments complémentaires abondent. Certains parmi nous pourraient exciper de la solidité de leurs reins et soutenir à bon droit que l'âge physiologique l'emporte sur les grimoires de l'état-civil. Il y a les confrères retombés en enfance et ceux qui n'en sont jamais sortis.



On ne saurait négliger les auteurs qui sont membres des partis au pouvoir. Ces liens imposent les correctifs nécessaires : à quoi servirait sinon cette servitude ?

Jamais on n'aura vu plus belle compétition. J'ai bien envie de me mettre sur les rangs, car je me sens tout à fait un « cas exceptionnel ». Je pense augmenter mes chances en m'affiliant aux *Scriptores Catholici* ou aux *Ecrivains Socialistes*. N'étant d'aucun parti, le choix est délicat et je ne sais si, comme chez les politiques, on peut être membre des deux groupements. Et pourtant, il faut choisir. « Ce ne sont pas les cœurs purs qui évitent l'averse, a dit Anatole France, mais les gens munis de parapluie. »

Le parapluie est fort à la mode.

ROGER AVERMAETE.